

Chapitre 1

On n'est jamais si bien que chez soi et, pour la jeune Viviane, "chez soi" n'existait nulle part ailleurs qu'en soi, entre les quatre murs de sa boîte crânienne. Ce qui entourait immédiatement son corps : ses vêtements, son bureau, sa chambre... Tout ça, c'était "chez ses parents". On y était autant chez soi qu'une femme de chambre dans la mansarde que lui accorde son patron et dont il garde un double des clés. Etre une bonne fille est un travail à plein temps, éprouvant, stressant et très mal payé. A la décharge de l'employeur, tout l'art du métier consiste à ne pas laisser savoir que c'est un travail.

Donc, alors que ses doigts virevoltaient machinalement sur sa bande de tissu, la jeune Viviane Lancier s'autorisait

quelques heures de pause dans son imaginaire encore semi meublé d'adolescente de seize ans. Le mobilier coûteux qui l'entourait aurait pu disparaître par enchantement, le matelas moelleux sous ses fesses délicates être remplacé par une vulgaire planche, ou la température chuter d'une dizaine de degrés faute d'avoir ajouté une bûche à temps, ses lèvres auraient simplement grelotté et ses doigts tremblé jusqu'à ce que le mot "*fin*" apparaisse en lettres d'or sur l'histoire mièvre qu'elle se racontait.

Les doigts couraient plus vite que la conscience, plus vite que la vue. De petits doigts blancs, juvéniles, s'agitant sans ordre apparent sur une pièce de lin blanc, faisant courir une pointe de métal à peine visible. Les doigts nerveux entortillaient des fils de laine épaisse aux couleurs mièvres et criardes. En s'approchant assez, on

aurait cru voir une petite araignée à dix pattes, blanchâtre et ivre, tissant à sa fantaisie une toile improbable.

Difficile en ce cas d'établir le rapport avec le motif ordonné qui prenait forme, comme par enchantement sur la toile d'exercice: une banale tulipe, point trop typée ni arrogante, sans rien qui pût justifier sa position centrale.

Au-dessus des doigts blancs, deux petits avant-bras blancs dont le velouté évoquait un long bambin, coupés en gros à moitié par les manches d'une robe de satin bleu sombre. Les bras continuaient en pente douce jusqu'à un tronc gracile, encore presque plat, où trônait une petite tête de poupée au visage calme et triste tendrement emmaillotée d'une épaisse chevelure noire. L'intérieur de ce crâne avait été aménagé à la manière d'un salon anglais, avec des moquettes et meubles douillets de pensées agréables, des tentures de rêvasseries, une vaste

bibliothèque de souvenirs rangés par thème, une petite cheminée chatoyant d'une flamme raisonnable d'espérances romantiques.

Hélas, il est des choses plus difficiles à oublier que l'inconfort. Des choses et des gens, au demeurant assez discrets, mais qu'on ne pouvait pas plus ignorer qu'une petite aiguille à coudre pointée sur sa tempe. Parmi ces choses, il y avait Lucie son ancienne gouvernante, actuellement femme à tout faire de la maison. Plus grande que bien des hommes, sèche, plate et coriace, Lucie était une tige de bois dur à peine coiffée d'un cheveu noir brillant qui aurait pu être beau, pour peu que l'on cessât de le supplicier à coups de ciseaux, de chignons et de serre-tête. Sa mise manquait singulièrement d'originalité : toujours ces mêmes collants blancs, ces chemises blanches au col impeccable, ces

souliers vernis dont on s'étonnait qu'ils aient résisté aux années de brossages maniaques qu'ils avaient endurés, et cette grosse pièce informe de tissu noir épais qui tenait autant de la robe courte que du tablier de travail. Du blanc, du noir et du blanc, ainsi qu'elle voyait le monde.

Lucie était tout ce que Viviane se contentait de singer : énergique, serviable, docile, impressionnable, admirative et plus obtuse qu'un troupeau d'aurochs. A son pas nerveux dans les couloirs et sa mine réjouie alors qu'elle déboulait sans frapper dans la chambre de Viviane, on devinait qu'elle avait une nouvelle de la plus haute importance, du moins l'idée qu'elle s'en faisait, à partager avec sa jeune maîtresse.

"Bonsoir Lucie, entre, c'est ouvert" marmonna-t-elle après un sursaut mou, en tirant sur l'aiguille pour rattraper un point dévié. Peine perdue, elle savait Lucie

imperméable au second degré. Si on avait demandé à cette pauvre jeune femme ce qu'était un sarcasme, elle n'aurait su que dire sinon que c'était probablement un verbiage de personnes mal élevées. Elle prit une grande inspiration théâtrale et claironna d'une voix de jouvencelle excitée en contraste amusant avec son visage dur :

"Mademoiselle, les nouvelles sont des plus enthousiasmantes! Madame vient de m'annoncer que ce cher Père Engelmann, Dieu veille sur lui, a convié toute votre famille à l'accompagner au théâtre ce soir! On y donne une représentation en français, *Caligula*, je crois. Evidemment, Monsieur est en France et la santé de Madame ne lui permet guère de passer la soirée au dehors. Quant à Monsieur Etienne..."

Viviane hocha la tête avec compréhension, et conclut en pensée la phrase en suspens : *Etienne est un sale petit con brutal et scandaleux qui ne sait que chercher querelle à tout ce qui porte une arme*. D'après quoi, il ne restait plus qu'elle.

"Et j'imagine que la solution qui consisterait à me laisser partir et rentrer seule à travers les rues mal éclairées de Gritzburg où, comme chacun sait, rôdent de méchants ogres mangeurs de petites filles n'a pas été retenue?"

Il fallut trois secondes à Lucie pour se souvenir que Mademoiselle était trop grande pour croire encore aux méchants ogres, deux supplémentaires pour en conclure que cela devait être un trait d'humour, et encore deux de plus pour revenir au sujet.

"Naturellement, je vous accompagne! Il serait inconvenant que je me place à vos côtés dans l'alcôve, mais la salle ne sera guère bondée. Je trouverai toujours une place dans la fosse."

Et face à la scène, ta vue sera certainement bien supérieure à la mienne. Après tout, ce n'était que l'affaire d'un aller, d'un retour, d'une poignée de sourires et d'un zeste de politesse. Si le spectacle était bon, cela pourrait même valoir le déplacement; s'il était mauvais, elle pourrait toujours rentrer "chez elle" jusqu'à la tombée du rideau.

Viviane allait reprendre son aiguille, mais comprit juste à temps que Lucie n'allait pas se contenter de ça, qu'il fallait tâcher de manifester un rien de curiosité.

"Faut-il relier cette soirée avec la rentrée imminente à Sainte Catherine?

– Plus que probable, Mademoiselle. Plusieurs de vos futures camarades, ainsi que leurs familles bien sûr, ont également été conviés. De la part du Père Abbé, c'est une manière de divertir ceux qu'il considère comme ses invités, de permettre aussi quelques rencontres avant que vous n'entriez à l'école et que les familles ne se dispersent à travers l'Europe."

A travers l'Europe était un peu exagéré. Il y aurait d'autres Français, quelques gens des pays du Nord dont la langue et les manières paraissent se ressembler pour tous excepté ceux qui les pratiquent, peut-être un ou deux Britanniques, guère plus. On n'était plus au dix-neuvième siècle. L'enseignement supérieur pour filles s'était développé dans tous les grands pays et il fallait des

circonstances particulières pour qu'on expatrie encore les élèves. En ce qui la concernait, sa mère avait jugé qu'il serait bon pour elle de finir ses classes et sa croissance à l'abri des influences corruptrices de la France décadente, dans cette rude et austère Allemagne aux valeurs inébranlables. C'était la version officielle. Viviane n'en avait pas demandé d'autre.

"Je crois me souvenir que le théâtre ouvre ses portes à vingt et une heures, ce qui me laisse... quatre bonnes heures pour me préparer. C'est rare que tu me préviennes si tôt à l'avance, j'apprécie beaucoup!

– Eh bien, à vrai dire Mademoiselle... notre présence est requise un peu plus tôt. Avant d'aller au théâtre, nous

sommes censés nous réunir pour assister à un évènement sur la place Kergen.

– La grande place?!"

Lucie avait baissé la tête et crispé encore un peu plus sa fine musculature noueuse. Son air n'eut pas été plus grave si on l'avait surprise à s'envoyer le cognac de Monsieur dans la cave. Viviane sentit les muscles de son dos se crisper, du coccyx aux premières côtes. Elle venait de comprendre.

"Il le faut vraiment?!"

–J'en ai peur, Mademoiselle. Il serait très impoli d'être absentes à ce début de soirée. Déjà que Monsieur et Madame se sont fait excuser..."

Viviane avait conscience des fêlures dans son masque désinvolte. Elle n'aimait pas ça, surtout pas devant Lucie.

Tâchant de se reprendre, elle demanda sur le ton de la
causerie :

"Qu'est-ce, cette fois? Sacrilège? Meurtre? Haute
trahison?

– Un peu des trois, Mademoiselle." Lucie tira
prudemment le dernier mot hors de sa bouche, comme s'il
s'était agi d'une lame aigue susceptible de l'empoisonner
à la première coupure. "Sorcellerie."

Chapitre 2

Ayant voyagé par train, les Lancier avaient laissé chevaux et cochers au pays. Mais le Père Engelmann qui, décidément, pensait à tout, avait fait venir des diligences de la ville pour faire la navette entre les différents hôtels des futurs parents d'élèves de Sainte Catherine. Viviane eut tout juste le temps de se chausser et d'enfiler par-dessus sa robe bleue un grand manteau de laine gris d'une sobriété plus adaptée à l'évènement ; déjà, Lucie, plus stressée que jamais, la tirait quasiment de force dans la voiture. Elle n'eut pas même le temps d'apercevoir le visage du cocher. L'intérieur en bois verni était propre, sobre, fonctionnel... désespérément allemand. Pas de draperies brodées aux fenêtres, mais juste un voile noir

opaque et sans imagination, destiné à préserver les passagers de la curiosité de la rue, et vice versa. Au moins le siège était correct et la route, quoique boueuse, suffisamment entretenue pour un voyage confortable.

C'était la deuxième fois que Viviane partait assister à une exécution. La première remontait à moins de deux semaines, sur la place d'Arras. Son père était venu la trouver dans sa chambre, avait frappé doucement, presque timidement à la porte avant d'entrer de sa démarche maladroite d'employé de bureau dodu. Ses visites étaient plutôt rares. Monsieur Lancier travaillait beaucoup, souvent sept jours par semaine et rentrait souvent trop tard pour partager un repas en famille. Bien qu'ils vécussent sous le même toit, Viviane ne voyait son père qu'une fois tous les deux mois environ, quand il devait la gronder pour une faute quelconque. Cette fois, il

ne faisait pas semblant d'être furieux. Il paraissait plutôt penaud et maladroit, comme sa mère le jour où elle avait tenté de lui expliquer les cycles féminins. Il lui avait annoncé quelque chose de cet ordre :

"Ma fille, tu vas bientôt changer de pays pour entrer dans une école prestigieuse. Alors si tu es assez grande pour faire tes études, tu dois aussi être assez grande pour ça..."

Proche de ses racines ouvrières, Lancier ne s'était jamais habitué au vouvoiement pratiqué dans les familles plus anciennes.

Ce jour-là, le condamné était un artisan d'une trentaine d'années qui avait étranglé sa fille au berceau pour s'épargner une bouche à nourrir. Il avait maquillé l'infanticide en... on ne savait pas trop quoi tellement c'était mal fait, et n'avait pas donné trop de travail aux

enquêteurs. L'acte lui-même n'avait pas traumatisé Viviane : sa famille était loin de l'échafaud et il suffisait de regarder ailleurs au bon moment. Ce qui l'avait le plus choqué était la réaction de la foule. Au lieu du silence solennel auquel elle s'était attendue, c'était une véritable fête populaire. Une ambiance de match de boxe du dimanche, avec des messieurs enthousiastes rugissant des "A mort!", le poing dressé au ciel, des précieuses feignant l'évanouissement dans les bras de leurs galants, des vendeurs de marrons chaud et de pâtisseries, des spectacles de guignols, et même un marchand ambulant qui proposait en souvenir des coupe-cigares en forme d'instrument de supplice. S'en était même suivi un petit bal improvisé alors qu'on déposait le corps dans sa boîte. Rien qu'au bruit, Viviane devinait que cette mise à mort

serait du même cru. On beuglerait et chanterait en allemand, voilà tout.

Le soleil entamait tout juste sa descente lorsque la voiture s'arrêta à une centaine de mètres de la place déjà noire de monde. Il faudrait pour ces demoiselles continuer à pied jusqu'aux places d'honneurs qui leur étaient réservées sur une sorte d'estrade improvisée, juste à côté de l'échafaud. En posant pied à terre, Viviane manqua s'étouffer, prise à froid par une odeur quasi opaque d'étable. Toute la foule sentait la vache, et ce qui en dérivait. Elle devinait que ce n'était pas faute de se laver. D'ailleurs, sous cette masse compacte de vache, on aurait cherché en vain des relents plus universels d'alcool, de crasse et de vieille sueur. Sa mère lui avait dit que les gens du petit peuple faisaient de l'hygiène une affaire d'honneur. C'est du moins, ce qu'elle

avait expliqué, quand la fillette l'avait interrogée sur les retentissants "Va laver ton cul, salope!" que les lavandières s'envoyaient à la figure. C'était la version officielle, elle n'en avait pas demandé d'autre.

Quoique désagréable, l'odeur de la vache était curieusement moins infecte que celle de l'humain mal lavé. Elle supposait que Dieu l'avait voulu pour rappeler l'homme civilisé à ses devoirs envers lui-même. C'était par contre une odeur forte et surtout coriace. Il fallait deux lessives pour en débarrasser les vêtements et un bain bien chaud pour en nettoyer la peau et les cheveux. Autant dire que ces gens qui travaillaient tous les jours au contact des bêtes, et ne pouvaient se payer un tel luxe quotidien d'eau chaude, sentaient la vache toute l'année, du matin au soir, jusqu'à l'oublier.

Jamais Viviane n'aurait osé traverser, à pied et sans escorte masculine, une foule agitée de la sorte dans une ville française, mais ce peuple-là savait se tenir et reconnaître une demoiselle bien née. C'est donc sans mal et sans inquiétude qu'elle parvint jusqu'à l'édifice.

Rasoir national, monte à regret, guillotine, dame de fer, coupe-cigare, fin de la soupe, veuve, bascule à charlot, mère au bleu, lunette d'approche... Les Français, qui aimaient à railler la mort pour l'éloigner, avaient bien deux douzaines de manières de nommer la décolleuse mécanique. A la vue de cet austère monstre droit comme la justice, Viviane avait tout de même le sentiment qu'on ne la raillait que de loin. La foule tassée qui faisait de son mieux pour lui libérer un passage l'obligea tout de même à passer tout près de l'estrade, suffisamment pour voir le panier et la lunette encore rouge d'un précédent usage.

Sur le côté, il y avait aussi un brasero à gaz, sorcellerie oblige.

Depuis son adoption en France au dix-huitième par le bon roi Louis XVI, la décollation mécanique avait remplacé toute sorte de supplices plus ou moins barbares en tant que la manière la plus humaine d'ôter la vie d'un condamné, presque sans douleur. A tel point que son fils, Louis XVII, obtint du Vatican la permission de l'élargir à toute condamnation à mort, y compris pour crime contre l'Eglise. Oui mais, insista le Saint-Père, à la condition que les têtes des sorcières et des sacrilèges soient tout de même jetées aux flammes purificatrices immédiatement après la décollation, pour accroître quelque peu les chances d'ascension de l'âme du défunt.

Par chance, elle put détourner le regard assez vite et s'engager sur la petite estrade de bois où les chaises

destinées à sa famille étaient déjà disposées, au milieu de têtes inconnues toutes moins affables les unes que les autres.

Comme de juste, les adultes étaient en première ligne dissimulant les visages plus tendres, ou pas, des filles de son âge.

Au centre du premier rang de chaises, trônant comme une reine au milieu de sa cour, une dame maigre et ridée, aux grands yeux plus noirs qu'une nouvelle lune, semblait occupée à écraser les bras de sa chaise entre ses serres griffues. Elle portait une vieille robe serrée d'un gris délavé, un gros châle assorti et, autour de ses cheveux gris blanc dont seules quelques mèches bouclées émergeaient, un simple foulard noir. Sa figure insipide avait trop peu de nez, trop peu de menton, trop peu de rond ou de creux. Juste de grands yeux noirs luisants au

milieu d'un cadre de rides bien ordonnées. Debout, les deux mains accrochées à l'épaule de la vieille dame, une sorte de garde malade toisait les arrivantes d'un regard menaçant qui les défiaient d'oser seulement approcher l'ancienne à moins de trois pas. Ses vêtements brun clair assortis à ses cheveux blonds coiffés d'un chapeau de paille, son visage rond d'un rose tendre, ses petites mains délicates... tout était démenti par l'expression tranchante et bornée de ses yeux d'azur froids. Couché aux pieds de la vieille, un deuxième garde du corps, canin celui-là. Un chien-loup au pelage noir et gris dont les courbes sculptées pour la chasse et la guerre contrastaient avec son attitude débonnaire de gros chien d'intérieur. *Sans doute le plus humain des trois*, décida Viviane. Par politesse, elle tenta un début de révérence qui ne fit pas même bouger les yeux des deux femmes dans sa

direction. La prudence la dissuada d'attirer plus directement leur attention, et elle continua pour s'asseoir au troisième et dernier rang, celui des demoiselles.

La présence des parents au deuxième et premier rang ne leur permettrait guère de voir la scène, ce qui était plutôt appréciable. Mieux encore, en contraste avec le bruit de la foule, aucune fille ne paraissait disposée à caqueter.

On allait pouvoir s'isoler dans son petit salon anglais, et ouvrir les yeux quand tout serait fini...

Si la petite voix de la curiosité voulait bien se taire.

Non, il y avait une qualité de silence bien trop élevée pour cet environnement de perruches. On ne pouvait l'attribuer qu'en partie à la gravité de l'évènement. Au contraire, le premier malaise passé, elles auraient dû se

livrer à leurs bruits de bouches inutiles pour décompresser, se rassurer mutuellement. Au pire, la présence des parents, juste devant elles, et dos tourné, les auraient contraintes à chuchoter. Au lieu de ça, les cinq ou six adolescentes en place restaient muettes, immobiles, comme fascinées par leurs genoux. Mignonnes, silencieuses et immobiles, de vrais fantasmes d'adultes.

Après observation, les rares coups d'œil craintifs qu'elles osaient porter au-delà du sol convergeaient tous vers un point central au premier rang, vers la petite femme ridée.

Lucie n'en menait pas large non plus au second rang, juste devant elle, sur la place originellement prévue pour sa mère. Les Messieurs et Dames de la bonne société, qui l'entouraient, l'ignoraient totalement, et c'est le mieux qu'ils pouvaient faire pour elle.

A chaque nouvelle arrivée, les parents échangeaient quelque politesse avec la vieille, leur fille saluait avec respect et crainte, sans obtenir davantage de réaction. Seulement deux personnes osèrent la saluer avec respect tout court. Le premier était un homme d'une trentaine d'années, peut-être à peine moins, chiquement vêtu d'une chemise à jabot et d'une redingote rouge sang, ses longs cheveux blond pâle noués avec une sophistication presque féminine. Sans trop savoir pourquoi, Viviane l'identifia comme Britannique. Il marchait comme un Anglais, regardait, souriait, respirait comme un Anglais. Il rayonnait d'anglicisme. Il portait l'une de ces cannes-épées à peine déguisées qui signifiaient : "Je suis armé, je veux qu'on le sache et je veux qu'on pense que je ne veux pas qu'on le sache". L'autre ne devait pas avoir plus de seize ans mais portait déjà le sabre. Il allait tête nue, ses

cheveux noirs coupés court sans plus d'imagination qu'il n'en mettait dans sa mise : un long manteau de cuir brun, des bottes, et un pantalon assez large pour permettre de bouger vite si le besoin en venait. Bagarreur, celui-là. Avec son regard fiérot, dur et finalement craintif, il lui rappelait son grand frère.

Le plus âgé, qui devait plus ou moins chaperonner l'autre, osa même adresser quelques mots à la vieille dame.

"Fräulein, vous n'aviez pas à vous infliger ça"

Son français, par ailleurs très correct, se colorait d'un accent anglais à couper au couteau. Peut-être un peu forcé.

La vieille répondit dans un français parfait, mais d'une voix croassante et poussive, comme si expirer lui était un effort.

"Je viens remplir mes derniers devoirs, à défaut des premiers"

Ses yeux n'avaient toujours pas bougé.

L'Anglais osa pousser tout haut un grand soupir désapprobateur alors que le jeune homme derrière lui cherchait sa place avec embarras.

Cinq minutes passèrent, puis Viviane comprit à la clameur montante de la foule que les protagonistes venaient d'entrer.